

primable et surpassait souvent celui des hommes. Elles prirent part à la conjuration, elles soutinrent le courage des guerriers quand la lutte eut commencé, elles les encouragèrent dans leurs revers.

Quatre frères sur cinq avaient pris les armes, dès le commencement de la guerre ; le cinquième s'était retiré à la campagne, sous prétexte qu'il fallait prendre soin du patrimoine délaissé. Les Polonaises lui envoyèrent alors une quenouille.

Une Gallicienne disait à son amant : " Le chemin qui conduit à ma main passe par Varsovie."

Les paysans voulaient qu'on fit une levée en masse et qu'on traquât les Russes comme les loups : " C'étaient disaient-ils, le moyen d'en finir."

De tous les corps polonais, celui qui fit le plus de mal aux Russes fut celui des chasseurs-francs (*wolnos strzelcow*) composé des gardes-forestiers et gardes-chasses de la couronne et des biens seigneuriaux. Avec leurs fusils à deux coups ils manquaient rarement leur homme à cent ou cent cinquante pas de distance. On voyait parmi eux leurs enfans, âgés de quatorze à seize ans, se servir fort adroitement de ces armes. Dans les malheureuses journées de la fin de septembre 1831, une grande partie de ces chasseurs-francs tomba entre les mains des Russes. Le général Rudiger, celui des généraux Russes qui se conduisit toujours le mieux à l'égard des Polonais, fit venir en sa présence durant son séjour à Cracovie, un de ces chasseurs-francs, et lui dit : " Je te pardonnerai, je te rendrai même la liberté, si tu me dis combien tu as tué de Russes dans cette campagne." Le Polonais répondit après un moment de réflexion : " Je ne puis pas vous satisfaire d'une manière bien précise, mais je crois bien en avoir tué une centaine."

Après la bataille d'Ostrolenska, qui n'eut aucun résultat décisif, le gouvernement national résolut de ranimer le courage chancelant des troupes. En conséquence, on fit les apprêts d'un bal à Varsovie dans le jardin Kracziński. Les dames les plus belles et les plus aimables de Varsovie se firent un plaisir de s'y rendre, et l'on pria les soldats de chaque régiment de choisir dans leur nombre ceux qui devaient avoir l'honneur d'assister à cette fête. Quand on eut fait cet appel aux régimens qui avaient fait partie de la malheureuse expédition des traitres Jankowski et Bukowski contre le général Rudiger, ils firent, à l'unanimité, la déclaration suivante : " Nous n'avons pas fait ce qu'on attendait de nous ; comment oserions-nous reparaitre dans Varsovie ? Nous sommes bien sensibles à l'invitation qu'on nous fait ; mais nous ne rentrerons dans la capitale que lorsque notre honte sera lavée."

Lors de cette fête, les soldats, éblouis par la parure et les grâces des dames, n'osaient d'abord pas les inviter à danser. Alors les nobles Polonaises allèrent elles-mêmes les inviter ; bientôt les soldats eurent banni toute gêne et s'abandonnèrent à leur gaité naturelle. Au moment où une mazourke venait de finir, un jeune Cracovite, tout enthousiasmé, serra dans ses bras sa danseuse, jeune et belle comtesse, et s'écria : " Que tu es bonne et aimable ! nous serions bien vils, si nous ne versions pas jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour des dames si aimables et si patriotes !"

Lorsqu'au mois d'avril l'armée polonaise pa-

rut pour la première fois dans les environs d'Iganie, où l'on n'avait encore vu que de faibles corps de partisans, tous les paysans d'alentour accoururent pour voir leurs défenseurs. " Que vous êtes nombreux, bien habillés et bien armés ! s'écrièrent-ils dans leurs joyeux étonnement. Les Russes nous disaient sans cesse que vous n'étiez qu'une poignée d'hommes fuyant toujours devant eux. Eh bien ! puisque vous êtes si nombreux, vous les battez bien !" Aussitôt jeunes et vieux, hommes et femmes, se jetaient à genoux et s'écriaient dans leur ferveur : " Sainte Mère de Dieu, délivrez-nous des Russes."

Pour être impartial, nous dirons que les Polonais poussent quelquefois trop loin leurs idées sur le point d'honneur. Ainsi le général Szembeck, brave autant qu'habile, donna sa démission au milieu de la guerre, parce que Skrzynecki lui avait refusé deux croix qu'il avait demandées pour ses deux aides-de-camps. Encore le généralissime en avait-il accordé une et promis l'autre pour la prochaine affaire ; il les avait refusées toutes deux à la fois, uniquement pour ne pas paraître les prodiguer.

(Nouvelle Revue germanique.)

Un journal suisse nous fournit l'anecdote suivante, qui est à elle seule un intéressant petit roman de la vie réelle :—Deux époux, après avoir vécu pendant plusieurs années dans un état d'harmonie anti-conjugal, se décidèrent un beau matin de se séparer tout de bon, et convinrent même de se rencontrer à un jour fixé chez un notaire pour signer l'acte constatant leur séparation. Pour se rendre chez l'homme de loi, il y avait un lac à traverser, et le hasard voulut qu'ils embarquassent dans le même bateau. Dans la traversée survint une tempête, et le bateau chavira. Le mari, bon nageur, se rend bientôt à terre, sain et sauf. Alors il regarde pour voir ce qu'étaient devenus ses compagnons d'infortune, et il aperçoit sa femme dans un danger imminent, cherchant en vain à retarder l'instant fatal de sa perte. Tout à coup un souvenir de son ancienne affection le saisit, et se plongeant à l'eau, il nage de son côté, et réussit à la ramener au rivage. Quand elle eut recouvré ses sens, et appris à qui elle devait la vie, elle se jeta dans ses bras ; et lui, l'embrassa avec une égale cordialité. Ils jurèrent d'oublier le passé, et de vivre et de mourir ensemble."

Après un exemple pareil, femmes, calomniez donc vos maris.

## La terreur nocturne.

AVENTURE ÉCOSSAISE.

(1810.)

Je suis de ceux qui sentent très grand effort de l'imagination : chacun en est heurté, mais aucuns en sont renversés.

(MONTAIGNE, ch. xx.)

Ah ! ah ! vous me ferez rire de bon cœur !..... Vanter votre raison, votre courage !..... Il no faut que l'accident le plus ridicule, pour mettre en défaut le dernier et ruiner l'autre à tout jamais.

(ANONYME.)

Oh ! la délicieuse journée que va passer Lord Edgar ! Partir au point du jour pour les ruines du prieuré de Saint-Ruth, partir

avec la naïve miss Arabelle, et la spirituelle, la piquante duchesse Mac-Moran ! et puis, avoir pour mentor la bonne et indulgente milady Tomson, et pour cicérone le jovial et savant docteur Raleigh !

Allons donc ! en route ! Adieu à la vieille Edimbourg ! Le ciel n'a pas un nunge ; le vent qui rafraîchit fait doucement trembler la feuille des chênes..... Allons ! en route ! en route !..... Et ce fut d'abord un riant mélange de discours folâtres, de propos tendres, de plaisanteries ingénieuses : j'aurais défié le front le plus soucieux de ne point s'épanouir ; j'aurais défié l'homme le plus phlegmatique de ne point ressentir l'influence électrique de cette gaité qui jaillissait de toutes parts en étincelles.

Mais un nuage s'est formé à l'extrémité de l'horizon ; il s'étend comme un voile lugubre ; au lieu de la lumière de tout à l'heure, de ce jour radieux qui paraît la nature d'un éclat doux et vivant, tous les objets deviennent mats et inanimés ; on ne respire plus librement, on n'éprouve plus un bien-être indicible ; et je ne sais quelle tristesse vient resserrer le cœur et glacer l'imagination. Encore, si l'on tressaillait à la vue soudaine d'éclairs qui brillent, qui meurent, qui renaissent au fracas majestueux de la foudre ! Mais non : c'est une pluie lente, grisâtre, monotone, qui resserre les membres d'une gêne glacée. Ils ne font point leur repas sur l'herbe ; les arcades à demi ruinées du vieux monastère ne retentissent pas de leurs joyeux éclats de rire : renfermés dans une pauvre chaumière où râle sur un grabat une vieille agonisante, ils passent, sans proférer une parole, deux longues heures de pluie, de désappointement et de tristesse. Enfin, les chevaux sont reposés : on peut partir, et quitter cette demeure où on respirait si péniblement un air fétide où l'on avait amené la gêne, la gêne près du lit d'une mourante ! Quelques dons furent laissés à une grande fille pâle et chétive, l'unique créature qui pleurât au chevet de la malade. Elle murmura pour remerciement : " Cela servira, mesdames, à faire enterrer une mère."

Pour comble de malheur, les chemins sont devenus mauvais : les pieds des chevaux glissent, les roues s'enfoncent en de profondes ornières : il sera nuit quand la berline atteindra Edimbourg..... Nuit ? non, il sera demain ; car voici l'essieu qui se brise, la voiture qui gît sur le revers d'un fossé..... Grâce à Dieu ! personne n'a reçu de blessures : une grande frayeur pour les dames ; pour tous une nuit pluvieuse passée à la belle étoile, voilà les seuls inconvéniens du malheur qui vient d'arriver. Il faudrait pourtant chercher un asile : De quel côté ? On se trouve à cinq milles de toute habitation ; et le moyen d'en gagner une avec une chaussure frêle, à travers des routes de boue, durant une pluie semblable ? Il se trouve bien, à quelque distance, un vieux château en ruine, et que les propriétaires, s'il en a encore, ont cessé d'habiter depuis un temps immémorial : aujourd'hui, les seuls êtres vivans que l'on y rencontre sont une vieille Écossaise et sa fille : elles sont venues s'établir parmi ces décombres, à peu près comme les hirondelles s'emparent d'un angle de fenêtre pour y bâtir leurs nids. Après avoir tenu conseil, on résolut à l'unanimité d'aller chercher un gîte au vieux château, tandis qu'un des domestiques veillerait à la voiture, et que l'autre monterait à cheval pour quêrir des ouvriers.

L'hospitalité ne fut pas aussi mauvaise qu'on devait le craindre : la bonne femme du château reçut de son mieux les étrangers : ayant affaire, comme elle le voyait bien, à